

DE L'INCOMPRÉHENSIBLE ¹

Homélie prononcée à Constantinople contre les Anoméens. – De l'Incompréhensible. – De l'harmonie entre le Nouveau et l'Ancien Testament. – Contre ceux qui n'assistent pas aux assemblées sacrées.

1. Je ne vous ai adressé la parole qu'un seul jour, et depuis ce jour je vous ai aimés comme si j'avais vécu dès mon enfance au milieu de vous; en sorte que me voilà uni à vous par les liens de la charité comme si je jouissais de temps immémorial du charme de ces mutuels rapports. S'il en est ainsi, ce n'est pas que je sois enclin à l'affection et à l'amitié, mais bien à cause des qualités excellentes et de l'amabilité qui vous caractérisent. Qui n'admirerait avec ravissement votre zèle de feu, votre expansive charité, votre bienveillance envers ceux qui vous instruisent, la bonne intelligence qui règne entre vous, spectacle bien suffisant pour émouvoir un cœur même de pierre ! C'est pour cela que nous ne vous sommes pas moins attaché qu'à cette Eglise dans laquelle nous avons été enfanté, nourri, élevé : l'une est la sœur de l'autre, et vous la montrez bien, cette étroite parenté, par vos œuvres. Quoique celle-là soit d'une plus antique origine, celle-ci porte plus d'ardeur dans sa foi. Dans l'une, les assemblées sont plus nombreuses, l'auditoire plus brillant; mais ici la patience éclate davantage, et déploie une plus grande énergie. Les loups rôdent de toutes parts autour des brebis, et le troupeau n'en souffre pas. L'ouragan, la tempête, les flots ne cessent d'assiéger cette nef sacrée, et les passagers ne sont pas submergés. Les flammes ardentes de l'hérésie s'élèvent de tous côtés, et les fidèles, au milieu de cette fournaise, y respirent la fraîcheur d'une brise spirituelle. C'est une chose vraiment étrange, qu'une pareille Eglise germant dans une pareille cité, comme on verrait au milieu d'une fournaise un olivier déployer son feuillage abondant et se courber sous ses fruits.

Puisque vous êtes ornés de si belles qualités, et que vos mérites sont si considérables, nous ne pouvons pas ne pas tenir avec bonheur la promesse que nous vous avons faite naguère, lorsqu'à propos des armes de David et de Goliath, approfondissant ce sujet, nous vous montrions le Philistin couvert dans tout son corps d'une pesante et complète armure; David, au contraire, sans armes de ce genre, et avec la foi seule pour bouclier; celui-là frappant les regards par l'éclat de sa lance et de sa cuirasse, celui-ci resplendissant intérieurement des rayons de la grâce et de l'esprit : enfin, le jeune homme vaincu par l'enfant, le guerrier armé de toutes pièces renversé par un enfant nu, le soldat terrassé par un berger, le fer des batailles brisé et confondu par la pierre du pasteur. Et nous aussi, prenons en main cette pierre, la pierre angulaire et spirituelle, veux-je dire : car s'il est permis à Paul de prendre dans ce sens la pierre du désert, on ne saurait nous faire un reproche d'appliquer ici le même procédé. De même que ce n'était pas la nature de la pierre visible, mais bien la vertu de

¹ Quoique ces homélies contre les Anoméens aient été prononcées par Chrysostome à Constantinople, onze années environ après celles qu'il prononça contre eux à Antioche, nous n'hésitons pas, à cause de la conformité du sujet, à les mettre ensemble. Les deux suivantes ont été prononcées en l'an 398. La seconde fut le second discours prononcé par lui en présence du peuple de Constantinople, comme il le dit lui-même au commencement : le premier a sans doute été perdu.

S'il fallait en croire deux anciens manuscrits, la première de ces deux homélies aurait été prononcée dans la nouvelle Eglise; mais il n'est pas improbable que cette circonstance n'ait été ajoutée au titre par les copistes eux-mêmes. Aussi ne pensé-je pas, jusqu'à de meilleures preuves du contraire, devoir y ajouter foi. A cette homélie, nous joignons l'homélie suivante prononcée peu de jours après par saint Chrysostome à Constantinople contre les Anoméens, et où il traite du paralytique, de la divinité du Christ et de son égalité avec son Père. Il ressort évidemment des paroles mêmes du saint, que cette homélie avait pour but de poursuivre la démonstration entamée dans la première. Quoiqu'il y soit question du paralytique, tout cependant, en définitive, tend à prouver par les œuvres du Christ qu'il est égal à son Père. Pour mettre ce point en lumière, il passe de l'histoire du paralytique à l'exposition de ces paroles du Christ : « Mon Père agit sans cesse, et moi j'agis de même; » après quoi il défend énergiquement la divinité du Christ, selon son habitude. C'est donc à tort qu'on avait séparé ces deux homélies, dont toutes sortes de raisons réclament impérieusement la réunion.

ONZIÈME HOMÉLIE

la pierre spirituelle, qui en faisait jaillir pour les Juifs des flots abondants, de même ce ne fut pas la pierre sensible de David, mais la pierre spirituelle, qui abattit le front du barbare. C'est ainsi que nous nous engageons à n'appuyer jamais nos discours sur de simples raisonnements. «Nos armes ne sont pas des armes charnelles; ce sont des armes spirituelles qui renversent tout raisonnement et toute hauteur qui, sur la terre, s'élèvent contre la science de Dieu.» (II Cor 10,4-5) Les raisonnements, il nous est ordonné de les combattre, et non de les favoriser, de les dissiper, et non de nous en faire des armes; «car les raisonnements des mortels sont bien timides.» (Sap 9,14) Qu'est-ce à dire, timides ? L'homme timide, marcherait-il sur un terrain sûr, n'a jamais de confiance; il ne cesse jamais de craindre et de trembler : ainsi, les démonstrations basées sur de simples raisonnements, exprimeraient-elles la vérité, ne donnent jamais à l'âme une certitude pleinement satisfaisante. Puisque telle est l'insuffisance de la raison, cherchons dans les Ecritures des armes contre nos adversaires. Et par où aborderons-nous cette discussion ? Par où vous voudrez, soit par l'Ancien, soit par le Nouveau Testament. Ce n'est pas seulement dans les écrits des évangélistes et des apôtres, mais encore dans ceux des prophètes et dans tous ceux de l'Ancien Testament, que vous verrez resplendir magnifiquement la gloire du Fils unique : aussi pensé-je devoir y puiser des traits contre nos antagonistes.

Du reste, notre argumentation ne se bornera pas à les confondre; elle confondra avec eux les partisans de Marcion, de Manès, de Valentin, et tous les Juifs ensemble. Quand David eut terrassé Goliath, l'armée entière des Philistins prit la fuite; la mort ne fit qu'un cadavre, une seule tête tomba; mais l'épouvante et la fuite s'étendirent à toute l'armée. C'est ainsi qu'en frappant et en terrassant cette seule hérésie, nous verrons tous les hérétiques cités entraînés dans la fuite. Les Manichéens, et tous ceux qui sont atteints du même mal, paraissent accepter le Christ que l'on annonce; mais ils repoussent ceux qui l'annoncent, à savoir les prophètes et les patriarches. Les Juifs, de leur côté, semblent accepter ceux qui annoncent le Christ, à savoir les prophètes et leur législateur; mais le Christ ainsi annoncé, ils le méprisent. Si donc nous parvenons, avec la grâce de Dieu, à démontrer que la gloire du Fils unique a été annoncée et qu'elle rayonne dans l'Ancien Testament, nous réussirons à confondre ces bouches qui s'insurgent contre Dieu, et nous imposerons silence à ces langues blasphématrices. Une fois que l'on verra l'ancienne loi annoncer clairement le Christ, quel prétexte restera-t-il aux Manichéens et à leurs pareils pour repousser l'Ecriture, qui annonce la venue du Maître de l'univers ? Quelle excuse et quel faux-fuyant restera-t-il aux Juifs qui refusent de recevoir celui que les prophètes ont prédit ?

2. Avec une victoire aussi complète en perspective, reportons-nous vers les livres les plus anciens de l'Ecriture, et vers le plus ancien de ces mêmes livres, je veux dire vers la Genèse, et prenons la Genèse à son début. Que Moïse ait parlé du Christ en bien des endroits, le Sauveur nous l'atteste en ces termes : «Si vous aviez foi en Moïse, vous auriez foi pareillement en moi, car c'est de moi qu'il a écrit.» (Jn 5,46) Et où a-t-il écrit ? C'est là ce que nous nous efforcerons d'éclaircir. Lorsque la création fut achevée, que le ciel eut reçu pour couronne le chœur varié des astres, que la terre eut étendu au-dessous du ciel un brillant tapis émaillé de toutes sortes de fleurs, que la crête des montagnes, les plaines, les vallées, la terre entière, en un mot, eut été couverte d'herbes, d'arbres et de plantes, que les troupeaux de brebis et de bœufs y bondirent en toute liberté, que les concerts harmonieux des oiseaux, sous l'inspiration de la nature, remplirent l'air de mélodies, que la mer fourmilla de poissons, que les lacs, les sources, les fleuves se furent peuplés des animaux qui leur convenaient, lorsqu'il ne resta rien d'imparfait et que tout fut achevé, le corps réclama une tête, la cité un chef, la création un roi; c'est-à-dire l'homme. Avant de le former, Dieu dit : «Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.» (Gen 1,26) A qui s'adresse-t-il ? Evidemment à son propre Fils. Il ne dit pas : Fais, afin que vous ne voyiez pas là un de ces commandements qui regardent les esclaves; mais bien : *Faisons*, afin qu'en s'exprimant sur le ton du conseil, il découvrit l'égalité du Père et du Fils. On voit en effet le Seigneur, tantôt user de conseil, tantôt n'en pas user; non que l'Ecriture soit en opposition avec elle-même, mais pour que ces formes différentes de conduite nous initient à de mystérieux enseignements. Quand l'Ecriture veut nous représenter l'indépendance absolue de Dieu, elle dit qu'il n'a point de conseillers; quand elle veut nous révéler la gloire égale du Fils, elle le donne pour conseiller au Père.

Pour vous convaincre de ces deux choses, et que les prophètes qualifient le Fils de conseiller du Père; non que le Père ait besoin de conseil, mais pour proclamer la dignité du Fils, et que le Père n'a nul besoin de conseil, écoutez Paul s'écrier : «Ô trésors insondables de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont profonds et ses voies inaccessibles ! qui a connu la pensée du Seigneur ? qui a été son conseiller ?» (Rom 11,33-34)

ONZIÈME HOMÉLIE

Il résulte de là que nul conseil n'est nécessaire au Seigneur. Isaïe, parlant du Fils, dit, au contraire : «Et ils voudront avoir été la proie des flammes, car un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné, et il sera appelé Ange du grand conseil, conseiller admirable.» (Is 9,5) Mais, s'il est un conseiller admirable, pourquoi ces paroles de Paul : «Qui a connu la pensée du Seigneur ? qui a été son conseiller ?» sinon pour exprimer la pleine indépendance du Père; au lieu que le Prophète ne pensait qu'à proclamer la gloire du Fils ? C'est pour cela que Dieu ne dit pas ici : *Fais*, mais : *Faisons*; ce mot *fais*, ne convenant qu'aux ordres imposés à des serviteurs : en voici la preuve. Un centurion s'approcha un jour de Jésus et lui dit : «Seigneur, mon serviteur est dans ma maison, atteint de paralysie, et il souffre beaucoup.» Jésus lui répond : «J'irai et le guérirai.» (Mt 8,6-7) Le centurion n'osait pas attirer chez lui le divin médecin; mais celui-ci, dans sa bonté et dans sa miséricorde, lui promet de s'y rendre, pour lui donner sujet et occasion de nous découvrir sa vertu. C'est parce qu'il prévoyait sa réponse, et en vue de vous faire connaître sa piété, qu'il lui fit cette promesse. Que dit en effet le centurion ? «Seigneur, je ne mérite pas que vous entriez sous mon toit.» (Ibid., 8) Ni la gravité du mal, ni le danger de son serviteur, ne purent lui faire oublier sa piété : malgré le malheur qui le menaçait, il confessait la dignité du Maître. De là ces mots : «Dites une parole, et mon serviteur sera guéri. – Car, moi aussi, je suis un homme ayant des soldats sous mes ordres, et je dis à celui-ci : Va, et il va; à celui-là : Viens, et il vient; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait.»

Vous le voyez, ce mot : *Fais*, c'est le langage du maître s'adressant à son serviteur; le mot : *Faisons* est, au contraire, le langage d'un égal parlant à son égal. Quand le maître parle au serviteur, il lui dit : Fais; quand le Père parle au Fils, il lui dit : Faisons. – Telle était l'opinion du centurion, répliquera-t-on; mais peut-être la chose n'était-elle pas ainsi. Est-ce que le centurion est un apôtre ? est-ce qu'il est un des disciples du Sauveur, pour ajouter foi à ce qu'il dit ? Apparemment il s'est trompé. – Très-bien; examinons ce qui suit. Le Christ l'a-t-il repris ? l'a-t-il blâmé comme étant dans l'erreur, et comme introduisant une doctrine pernicieuse ? lui a-t-il dit : Que fais-tu là, ô homme ? tu as de moi une idée trop élevée, tu me donnes plus qu'il ne m'est dû; tu crois que je parle avec autorité, tandis que je n'en ai point le droit. A-t-il dit quelque chose de semblable ? Point du tout; il confirme au contraire ce sentiment, et, s'adressant à ceux qui le suivaient : «En vérité, dit-il, je n'ai point trouvé une telle foi dans Israël.» (Mt 8,10) Voilà donc le Seigneur qui approuve avec éloge les paroles du centurion. Désormais ce ne sont plus les paroles du centurion, c'est le sentiment du Maître : les paroles qu'il approuve et qu'il confirme formellement par son suffrage, je les accepte comme un oracle divin, parce qu'elles ont reçu de la réponse du Christ une autorité surnaturelle.

Ainsi, le Nouveau Testament est en harmonie parfaite avec l'Ancien : l'un et l'autre attestent la pleine puissance du Christ. – Mais, si tout en créant l'homme, il ne remplissait qu'un rôle secondaire ? – Prêtez l'oreille aux paroles qui suivent, et renoncez à ces contestations inopportunes. En disant : «Faisons l'homme,» Dieu n'ajoute pas : «D'après ton image imparfaite, ou d'après mon image bien plus parfaite,» mais simplement : «A notre image» indiquant de la sorte l'identité de l'image du Fils et de l'image du Père. Il ne dit pas non plus : «A nos images,» mais a à notre image,» parce qu'il n'y a pas deux images inégales, mais bien une seule et même image, commune au Père et au Fils. Si, d'après les saintes Lettres, le Fils est assis à la droite du Père, c'est pour nous apprendre qu'il possède la même puissance et qu'il jouit des mêmes honneurs. Le ministre n'est point assis, il se tient debout; car, être assis est le signe de la puissance suprême, et rester debout est l'indice d'une condition inférieure et servile, comme vous le verrez par ce passage de Daniel : «Je regardais jusqu'à ce que les trônes fussent placés et que l'Ancien des jours se fût assis; et dix mille millions le servaient, et mille millions étaient debout devant lui.» (Dan 7,9-10) Je contemplais, dit également Isaïe, le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les Séraphins étaient debout tout autour.» (Is 6,1) – «J'ai vu, ajoute Michée, le Seigneur Dieu d'Israël assis sur son trône, et l'armée entière du ciel se tenait debout à sa droite et à sa gauche.» (III Roi 22,19) Voyez-vous partout les Vertus célestes debout, Dieu, au contraire, assis ? Lors donc que vous verrez le Fils occupant un trône à la droite du Père, ne lui attribuez pas seulement la dignité d'un ministre, mais reconnaissez-lui la souveraine autorité.

Aussi Paul, qui savait l'une et l'autre de ces choses, que les serviteurs se tiennent debout, tandis que le seigneur et le maître restent assis, discerne parfaitement ces deux points comme il suit : «L'Écriture a dit des anges : Il fait des esprits ses envoyés, et des flammes ses ministres;» mais pour le Fils : «Votre trône, dit-elle, subsistera, ô Dieu, dans les siècles des siècles,» (Heb 1,7-8) désignant par trône la suprême puissance. Puisque toutes ces considérations établissent que le Fils porte la dignité du maître et non celle du serviteur,

ONZIÈME HOMÉLIE

adorons-le comme le Seigneur et comme l'égal en tout du Père. Il nous l'ordonna lui-même dans ces paroles : «Que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père.» (Jn 5,23)

A la pureté de nos croyances joignons celle de la vie et des œuvres, et ne nous occupons pas à demi des intérêts de notre salut. Or rien ne vous conduira à cette vie sans tache et à cette pureté de mœurs, comme votre assiduité à vous réunir ici et votre empressement à écouter la doctrine qu'on y annonce. Ce que les aliments sont pour le corps, la parole sainte l'est pour l'âme. «L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.» (Mt 4,4) Aussi la faim est-elle la conséquence de la négligence à s'approcher de cette table. Écoutez le Seigneur en faire l'objet d'une menace et la mettre au nombre des supplices et des châtements : «Je leur enverrai, dit-il, non la faim du pain, non la soif de l'eau, mais la faim de la parole de Dieu.» (Amos 8,11) Ne serait-il pas déraisonnable de chercher par tous les moyens possibles à repousser la faim corporelle, et de précipiter de nous-mêmes notre âme dans cette épreuve, quoique d'autant plus terrible que les conséquences en sont plus désastreuses ? Ne soyons pas, je vous en supplie et je vous en conjure, aussi méchants envers nous-mêmes, et que nulle affaire, nulle occupation ne passe avant notre réunion en ces lieux. Quels avantages si grands, je vous le demande, retirerez-vous de votre absence de cette assemblée ? A quels dommages n'exposez-vous pas et votre famille et vous-même ? Quand même vous trouveriez un coffre rempli d'or, vous ne sauriez vous absenter pour ce motif, sans vous priver d'un trésor aussi précieux, et d'autant plus précieux que les choses spirituelles l'emportent en excellence sur les choses sensibles. Quelque nombreux que soient vos biens temporels, affluassent-ils de toutes parts, vous ne les emporterez pas avec vous dans la vie future; ils ne vous suivront pas dans le ciel, ils ne seront pas à vos côtés devant le redoutable tribunal; souvent même avant la mort ils seront dissipés, et si nous les conservons jusqu'au dernier soupir, ils nous seront alors du moins ravis sans retour. Pour les trésors spirituels, la possession ne nous en sera jamais ôtée; ils nous suivront en quelque lieu que nous allions ou que nous nous trouvions, et ils nous rempliront de confiance en présence du souverain Juge.

4. Si nos assemblées ordinaires nous procurent de tels avantages, nous retirerons de ces réunions-ci des avantages deux fois plus grands. Nous n'y gagnons pas seulement de rafraîchir notre âme à la source des divines Écritures, mais encore de couvrir nos ennemis de confusion, et de remplir de consolations le cœur de nos frères. Ce qui assure le gain d'une bataille, c'est l'empressement à se porter au lieu le plus faible, à courir au fort du danger. Voilà pourquoi il nous faudrait accourir tous ici, et repousser les attaques des ennemis. Vous ne pourrez pas prononcer de discours étendu, vous n'aurez pas à exposer de doctrine : venez seulement, et vous aurez fait tout ce qu'il faut. Votre présence corporelle, en même temps qu'elle grossira les rangs du troupeau, communiquera à vos frères une vive ardeur, et augmentera la honte de nos ennemis. Lorsqu'un fidèle, pénétrant dans ces parvis sacrés, n'aperçoit qu'une réunion peu nombreuse, sa ferveur se refroidit, l'hésitation, l'engourdissement, la tiédeur le saisissent, et il se retire : c'est ainsi que le relâchement et la torpeur s'emparent peu à peu de tout le peuple. Mais lorsqu'il voit la foule se presser et accourir, affluer de toutes parts, serait-il livré à la négligence la plus profonde, ce zèle dont il est témoin réveille en lui son ardeur. Si une pierre va heurter contre une pierre, on voit jaillir des étincelles, et si, quoiqu'il n'y ait rien de plus froid que la pierre, de plus ardent que le feu, ce choc réitéré finit par surmonter la nature, à plus forte raison en sera-t-il ainsi des âmes lorsqu'elles s'entre-choquent et qu'elles sont échauffées par le feu de l'Esprit. N'avez-vous pas oui dire que nos Pères dans la foi n'étaient qu'au nombre de cent vingt, que dis-je ? avant d'arriver à ce nombre, ils n'étaient que douze, et ce nombre même ne resta pas complet, puisque l'un des douze, Judas, se perdit; en sorte qu'ils ne furent plus que onze. Et cependant de onze ils arrivèrent à cent vingt, de cent vingt il trois mille, puis à cinq mille; enfin ils remplirent la terre entière de la connaissance de Dieu. La cause s'en trouve dans leur fidélité à ne former qu'un corps, à se réunir tous ensemble pour passer le jour dans le temple, à lire et à prier. c'est ainsi qu'ils préparèrent cet immense embrasement, c'est ainsi qu'ils conservèrent un courage à toute épreuve, et qu'ils gagnèrent l'univers à leur foi.

Marchons, nous aussi, sur leurs traces. Ne serait-ce pas une honte de montrer pour l'Église moins d'intérêt que les femmes n'en témoignent à leurs voisines ? Aperçoivent-elles une jeune fille absolument sans fortune et sans protecteur, agissant comme des proches à son égard, elles lui offrent ce qui leur appartient : on remarquera leur empressement et leur foule lorsqu'il sera question de son mariage. Les unes en viendront quelquefois jusqu'à lui donner de l'argent, les autres l'honoreront de leur présence corporelle; ce qui est encore beaucoup, parce que ce concours empressé jette comme un voile sur l'obscurité de la jeune fille, et cette

ONZIÈME HOMÉLIE

bienveillance dissimule sa pauvreté. Agissez de la sorte envers l'Église. Accourons tous, de toutes parts, voilons sa pauvreté, ou plutôt dissipons-la par un zèle qui ne se démente jamais. «L'homme étant le chef de la femme,» et la femme étant l'aide de l'homme, que la tête ne consente pas à venir sans le corps dans ces parvis sacrés, ni le corps sans la tête; que l'homme s'y présente tout entier et entouré de ses enfants. Si l'on éprouve du plaisir à contempler un arbre, de la racine duquel s'élançait un jeune rejeton, combien il sera plus doux de voir à côté d'un homme son fils, spectacle plus aimable à contempler que le plus bel olivier. Ce n'est pas seulement un spectacle agréable, il est plein d'utilité; car plus l'assemblée sera nombreuse, comme je vous l'ai déjà dit, plus nous en retirerons d'avantages. Nous admirons beaucoup moins l'agriculteur lorsqu'il cultive des champs livrés depuis longtemps à la culture, que lorsqu'il s'occupe avec la plus grande sollicitude de terrains qui ne connaissent ni la semence, ni la charrue. Ainsi faisait Paul, qui brûlait d'annoncer l'Évangile, non pas là où le Christ était déjà connu, mais là où son nom était même ignoré. Dans notre intérêt et pour le développement de l'Église, suivons ses exemples : rendons-nous chaque jour à cette assemblée. Si vous ressentez les ardeurs de la concupiscence, elles se calmeront facilement au seul aspect de cet édifice. Si la colère vous consume, vous parviendrez à dompter sans peine cette bête féroce. Quelque passion en un mot qui vous tourmente, vous réussirez à apaiser la tempête et à ramener le calme et la sérénité dans votre âme. Puisse nous jouir tous de ces biens, par la grâce et l'amour de Jésus Christ notre Seigneur, auquel gloire soit ainsi qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.